

Chansons de Béranger publiées en 1847

Pierre-Jean de Béranger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Lettre à M. Perrotin

CHANSONS PUBLIÉES EN 1847

Il y a douze ans, mon cher Perrotin, que, pensant à l'oubli où, selon moi, mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédai toutes mes chansons, faites et à faire, pour une modique rente viagère de huit cents francs. Vous hésitiez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous il l'eût été en effet ; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez donner à mes vieux refrains ; entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre ; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je

sens qu'il est de mon devoir de vous venir en aide autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, huit ou dix chansons, auxquelles vous pourrez joindre les couplets imprimés le jour du convoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais ; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vite, car l'envie de les reprendre pourrait bien me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur.

J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence entre un homme de lettres et un libraire est malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

P.-J. de Béranger.

Paris, 19 décembre 1846.

P. S. Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon ; mais je tiens à ce que celles-là paraissent toutes ensemble.

L’Orphéon

LETTRE À B. WILHEM, AUTEUR DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L’ENSEIGNEMENT MUSICAL APRÈS LA DERNIÈRE SÉANCE DE L’ORPHÉON DE 1841

(Air noté ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air de Laurent de Rillé.

N 318.

↑ Haut

Les Pigeons de la Bourse

(Air noté ♫)

Pigeons, vous que la Muse antique
Attelait au char des Amours,
Où volez-vous ? Las ! en Belgique
Des rentes vous portez le cours !
Ainsi, de tout faisant ressource,
Nobles tarés, sots parvenus,
Transforment en courtiers de Bourse
Les doux messagers de Vénus.
De tendresse et de poésie,
Quoi ! l’homme en vain fut allaité.
L’or allume une frénésie

Qui flétrit jusqu'à la beauté !
Pour nous punir, oiseaux fidèles,
Fuyez nos cupides vautours ;
Aux cieux remportez sur vos ailes
La poésie et les amours.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DE L'ENTREVUE.

N 319.

↑ Haut

Notre coq

PAR JACQUES DUBUISSON, SERGENT AUX CHASSEURS D'AFRIQUE

AIR : MADELON S'EN FUT À ROME, TONDERONTAINE, TONDERONTON. (AIR NOTÉ ♫)

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR : MADELON S'EN FUT À ROME, TONDERONTAINE, TONDERONTON

N 315.

AIR : MADELON S'EN FUT À ROME, TONDERONTAINE, TONDERONTON.

DISPOSÉ POUR PIANO, À DEUX ET À QUATRE VOIX, PAR M. HALÉVY.

À DEUX VOIX,

AVEC OU SANS LE MÊME ACCOMPAGNEMENT.

À QUATRE VOIX.

↑ Haut

Les Échos

(Air noté ♫)

On pèche au ciel, et c'est un fait notoire
Que les échos sont tous des esprits purs,
Pour leurs péchés tombés en purgatoire,
Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs ;
Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,
Tout cri, tout mot, est répété par eux.
C'est leur supplice ; il est cruel en France.
Les échos sont trop malheureux.
Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,
Pauvres forçats par d'autres remplacés,
Rentrés au ciel, à leurs frères les anges
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :
Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,
Pour nous Paris est surtout bien affreux :
À tous les vents il y pleut des paroles.
Les échos sont trop malheureux.
L'un d'eux ajoute : À l'Institut, mes frères,
J'eus pour prison des murs retentissants.
Doctes concours, spectacles littéraires,
M'enflaient sans fin de mots vides de sens.

Réglant science, art, vers, morale, histoire,
Là, que de nains, au cerveau plat et creux,
Prenaient ma voix pour trompette de gloire !
Les échos sont trop malheureux.
Moi, dit l'écho du Palais de justice,
J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.
Des becs retors et martyr et complice,
Que de clients j'ai ruinés en frais !
Des gens du roi j'allongeais l'éloquence.
Plus d'un haut rang ils étaient désireux,
Plus leur faconde effrayait l'innocence.
Les échos sont trop malheureux.
Un autre dit : Dans une basilique,
Près de la chaire, hélas ! je fus logé.
Des sermonneurs ferai-je la critique
Et de la foi de messieurs du clergé ?
Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire,
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux ;
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.
Les échos sont trop malheureux.
Palais Bourbon, j'ai subi tes séances !
S'écrie enfin de tous le plus puni :
De la tribune, écueil des consciences,
Un Manuel serait encor banni.
Paix ! disait-on, quand venait me surprendre
Dans cent discours quelque mot généreux ;
Écho, paix donc ! les rois vont nous entendre.
Les échos sont trop malheureux.
À bas la loi qui de nous, pauvres anges,
Fait les échos d'un peuple de bavards !

Clament en chœur les célestes phalanges :
L'art de parler est le plus sot des arts.
Nos remplaçants, déjà las du martyre,
Se croient en butte aux esprits ténébreux :
Tous ont crié : De l'enfer Dieu nous tire !
Les échos sont trop malheureux.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

Air du vaudeville de la Servante justifiée (d'A. Piccini).

N 317.

↑ Haut

Le Déluge

Air des Trois couleurs (Air noté ♫)

Toujours prophète, en mon saint ministère,
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les princes de la terre,
Dans l'ancien monde un déluge aura lieu.
Déjà, près d'eux, l'Océan sur ses grèves
Mugit, se gonfle : il vient, maîtres, voyez !
Voyez, leur dis-je. Ils répondent : Tu rêves.
Ces pauvres rois, (bis) ils seront tous noyés.
Que vous ont fait, mon Dieu, ces bons monarques ?
Il en est tant dont on bénit les lois !
De jougs trop lourds si nous portons les marques,
C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits.

Pourtant les flots précipitent leur marche
Contre ces chefs jadis si bien choyés.
Faute d'esprit pour se construire une arche,
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.
Qui parle aux flots ? Un despote d'Afrique,
Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus.
Soumis, dit-il, à mon fétiche antique,
Flots qui grondez, doublez mes revenus.
Et ce bon roi, prélevant un gros lucre
Sur les forbans à la traite employés,
Vend ses sujets pour nous faire du sucre.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.
Accourez tous ! crie un sultan d'Asie :
Femmes, vizirs, eunuques, icoglans.
Je veux, des flots domptant la frénésie,
Faire une digue avec vos corps sanglants.
Dans son sérail tout parfumé de fêtes,
D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés,
Il fume, il bâille, il fait voler des têtes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.
Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,
Unis en vain pour se prêter secours,
Tous ont crié : Dieu, soyez notre juge !
Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours.
Dans l'Océan ces augustes personnes
Vont s'engloutir ; leurs trônes sont broyés ;
On bat monnaie avec l'or des couronnes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.
Cet Océan, quel est-il, ô prophète ?
Peuples, c'est nous, affranchis de la faim.

Nous, plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois inutiles enfin.
Dieu fait passer sur ces fils indociles
Nos flots mouvants si longtemps fourvoyés.
Puis le ciel brille et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Air noté dans Musique des chansons de Béranger :

AIR DES TROIS COULEURS.

N 322.

↑ Haut

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chansons_de_B%C3%A9ranger_-_publi%C3%A9es_en_1847. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.